

reste qu'en un espace à ce point
il enlève pourtant largement à ses flots.
S'y ajoutent les vents qui, balayant ses plaines,
peuvent voler beaucoup de leur humidité,
puisque, on le voit souvent, en une nuit les vents
assèchent les chemins et font, dans les ornières,
durcir la boue liquide. Et puis j'ai enseigné
que les nuées aussi enlèvent dans leur vol
beaucoup d'humidité prise des vastes plaines
de la mer, pour aller ensuite la répandre
ici, là et ailleurs sur tout l'orbe des terres
630 dans les occasions où il pleut sur les terres
et où il est des vents pour transporter les nues.
Puisque la terre, enfin, possède un corps poreux,
et que, ceignant partout les rives de la mer,
elle lui est conjointe, il faut bien, forcément,
tout comme l'eau s'en vient des terres à la mer,
que l'eau du flot salé coule aussi par les terres.
L'amertume, en effet, est filtrée, et ensuite
la matière de l'eau reflue et, tout entière,
elle vient s'assembler à la source des fleuves,
et de là, calmement, s'écoule sur les terres
en suivant le chemin que, de son pied liquide,
elle a ouvert un jour au déclin de ses flots¹.

Et comment il se fait, à présent, que l'Etna
640 en si grand tourbillon, par le gosier, exhale
de temps en temps des feux, je m'en vais l'expliquer :
car non, ce ne fut pas un médiocre fléau,

1. Les schémas que Lucrèce a utilisés en V, 235-280 pour démontrer la mortalité des parties du monde sont réutilisés ici pour expliquer l'équilibre global des éléments, sur le modèle du cycle.

cet orage enflammé qui naquit en Sicile,
qui régna sur ses champs, et qui fit se tourner
vers lui tous les regards des nations voisines
qui, voyant tout le ciel fumer, plein d'étincelles,
eurent le cœur tout plein de l'atroce souci
de savoir ce qu'au juste était en train d'ourdir
la révolution que faisait la nature.

Il te faut, sur ce point, voir large, voir profond,
tu dois regarder loin et ce dans tous les sens,
pour ne pas oublier que la somme des choses
est un gouffre sans fond, et pour voir à quel point
650 est minime la part, dans le tout de la somme,
que représente un ciel, quelle partie infime,
au point d'être encor moins, au regard de ce tout,
qu'un seul homme au regard de la terre en entier².

Si tu regardes bien ces propositions
et si tu les vois bien, alors beaucoup de choses
ne seront plus pour toi sujets d'étonnement.

Qui d'entre nous s'étonne, en effet, qu'en ses membres,
quelqu'un ait accueilli une fièvre brûlante,
ou toute autre douleur en ses membres produite
par une maladie ? En effet, tout à coup
on a le pied qui enfle, ou c'est encor, souvent,
une atroce douleur qui assaille les dents
et qui va se jeter jusque sur les yeux mêmes ;

660 et le feu sacré sort, serpente sur le corps,
brûle chaque partie dont il s'est emparé
et rampe lentement à travers tous les membres³ ;
à quoi rien d'étonnant, puisqu'il est des semences
pour mainte et mainte chose, et que le ciel, la terre,
portent celles du mal et de la maladie
en nombre suffisant pour que la maladie
ait de quoi augmenter sa force à l'infini.

Il nous faut donc penser, de la même façon,

1. Destruction de Catane en 122 av. J.-C. 2. La météorologie, comme la physique en général, a pour effet de changer le regard de l'esprit sur les phénomènes. C'est une réforme de l'imaginaire. 3. Il s'agit de l'érysipèle.

que le ciel tout entier et la terre reçoivent
de l'infini assez de tout ce qui permet
à la terre, ébranlée tout soudain, de trembler,
au tourbillon d'aller impétueusement
courir terres et mer, assez de ce qu'il faut
pour que le feu d'Etna déborde, et que le ciel
670 prenne feu. En effet, cela aussi arrive,
et l'on voit s'enflammer les régions du ciel
de la même façon que l'on voit les orages
se produire chargés d'une plus lourde pluie
s'il se trouve qu'ainsi sont venues affluer
les semences des eaux. « Mais comme il est énorme,
le tourbillon ardent que fait cet incendie ! »
C'est vrai ; un fleuve aussi est vu comme très grand
par qui, auparavant, n'en a vu de plus grand,
un arbre semble énorme, et un homme aussi bien,
et tout ce que chacun a vu, dans chaque genre,
de plus grand, tout cela il l'imagine énorme,
alors même, pourtant, que l'ensemble des choses,
en y comptant le ciel et la terre et la mer,
ce n'est rien, rapporté à la totalité
de la somme du tout de la totalité.

680 Malgré tout, maintenant, comment s'y prend la flamme,
pour, soudain irritée, s'exhaler des fournaies
immenses de l'Etna, je m'en vais l'expliquer.
Par nature, d'abord, le mont dans son entier
est creux par en dessous, mais d'ordinaire l'étaient
des antres de silex. Se trouvent, au surplus,
tant de l'air que du vent dans toutes ses cavernes.
Car un vent se produit lorsqu'un air s'est trouvé
fortement agité. Quand donc il a chauffé
très fortement, qu'il a alentour échauffé
la terre et tous les rocs atteints par sa fureur,
et qu'en les secouant, enfin il en a fait
sortir un feu brûlant en flammes empressées,
il s'élève et ainsi, tout droit par le gosier,
690 il monte en altitude. Et c'est cela qui fait
qu'il emporte l'ardeur et disperse la cendre

au loin, toutes les deux, qu'il roule une fumée
d'une épaisse noirceur, et simultanément,
qu'il crache des rochers d'un poids prodigieux ;
il s'agit donc bien là, tu n'en peux pas douter,
de la force d'un vent soufflant avec fureur.
S'ajoute à cela que, pour une bonne part,
la mer brise ses flots et ravale sa houle
jusques aux pieds du mont. Or, depuis cette mer,
les cavernes du mont se prolongent sous terre
jusqu'au bas du gosier. Il faut donc avouer
que c'est par là qu'il passe¹

*

et que, venu du large, il se trouve contraint
d'entrer à fond, et puis de sortir en soufflant,
et, pour cette raison, d'élever une flamme,
700 de projeter des rocs et de faire lever
des nuages de sable. Au sommet, en effet,
il est ce que là-bas ils nomment des cratères,
et que nous nommons, nous, des bouches et gosiers.

Quelques choses encore existent, pour lesquelles
il est insuffisant de donner une cause,
il en faudra plusieurs, quoiqu'une seule existe ;
c'est comme quand tu vois au loin, inanimé,
le corps d'un homme à terre : il faut bien dire toutes
les causes de décès si l'on veut que soit dite
celle, unique, qui fut de ce décès la cause.
Car tu ne serais pas en état d'affirmer
que ce qui l'a tué, c'est le fer, ou le froid,
ou une maladie, ou peut-être un poison,
710 mais ce que nous savons, c'est qu'il lui arriva
une chose du genre. Eh bien, pour maintes choses,
c'est le même discours que nous devons tenir².

Seul sur terre, le Nil se gonfle dans l'été
et, fleuve de l'Égypte entière, noie les champs.
Que, régulièrement, il inonde l'Égypte

1. Lacune estimée à un vers.
note 4, p. 597.

2. Cf. V, 526-533 et ci-dessus.